

fice; & si Dieu me laisse dans le cœur un sentiment involontaire, en le lui immolant je le sanctifierai. Vous le dirai-je enfin? je suis peut-être heureuse d'avoir à lui montrer, en m'élevant à lui, les tristes débris de ma chaîne & les marques de sa victoire.

En me parlant ainsi, son visage étoit animé, ses yeux levés au ciel étoient brillans de joie & humides de larmes; je n'ai jamais rien vu de si étonnant, de si touchant que ce mélange de deux amours, dont l'un s'applaudissoit de sacrifier l'autre. Je m'en allois, ravie de ce que je venois de voir, lorsqu'en cherchant quel pouvoit être dans le monde l'objet qui avoit si vivement touché son cœur, je me souvins, comme d'un songe, que devant elle, un jour, sa mère, en me parlant de Villarcé, en avoit dit ce que vous avez entendu, C'est lui, je n'en sçaurois douter, dis-je en moi-même : la pauvre enfant! Je ne suis pas surprise qu'elle ait désespéré de l'obtenir. Et dès ce moment je me pris du plus vif intérêt pour Villarcé; j'en parlai dans le monde, & j'en demandai des nouvelles; mais on me répondit qu'on ne le voyoit plus.

Le jour approche, me dit ma sœur; il faut que j'aille voir ma fille, & je n'en ai plus le courage. Ah! lui dis-je, si vous saviez ce que j'ai su moi-même d'une vocation pareille, vous seriez bien plus faible encore. Qu'est-ce, demanda-t-elle?

Une jeune personne, dans un accès de fervent & de zèle, veut se faire Religieuse; on y consent; elle s'engage; & quand ses vœux sont prononcés, tout son courage tombe, le regret la saisit, un noir chagrin s'empare d'elle; la malheureuse a dans le cœur une passion dont le feu la consume; sa jeunesse est déjà flétrie, & tous les jours elle s'éteint. — Et comment s'est-elle engagée, si elle avoit dans le cœur cette passion funeste? Elle aimoit un jeune homme bien né, de bonnes mœurs, d'une fortune même assortie à la sienne, mais plein des ridicules & des vanités de son âge; ses parens le lui ont refusé, elle a pris la résolution. Ah! les cruels, s'écria ma sœur! pourquoi avoir désespéré d'une jeunesse que la raison eût peut-être bientôt mûrie? Nous sommes tous injustes envers les jeunes gens: avec eux nous prenons au grave des choses souvent très-légères. N'avois-je pas conçu moi-même l'aversion la plus sérieuse, le mépris même le plus amer pour un jeune homme qui en peu de temps est devenu très-estimable? Je le trouvois pétri d'orgueil, vain, léger, choquant même dans sa présomption; eh bien, mon fils m'assure qu'il est changé au point de n'être plus reconnoissable. Il est modeste, réservé, sage dans ses propos comme dans sa conduite; en un mot, il est le modèle des jeunes gens de son état; & dans des circonstances difficiles il s'est fait admirer par un mélange

de prudence & de fermeté au dessus de son âge. N'est ce pas, demandai-je, M. de Villarcé? - Hélas! c'est lui-même. Il me témoigne le désir de rentrer en grace auprès de moi. J'ai consenti avec empressement à le recevoir, & je suis bien impatiente de réparer les torts de mes préventions.

Jugez combien je fus émue de cette lueur d'espérance. Le Ciel me l'envoyoit. Je renfermai ma joie; & le plus modérément qu'il me fut possible: Vous me faites plaisir, dis-je à ma sœur, de m'apprendre que ce jeune homme se soit formé: j'eus toujours du foible pour lui. Je le fais bien, dit-elle; aussi je vous invite à venir avec moi le recevoir demain: comme je veux lui parler à mon aise, nous serons seuls. Jugez si je manquai à me trouver au rendez-vous. Le jeune homme se présenta de l'air le plus timide, portant sur le visage la confusion du passé. Sa figure naturellement noble, avoit acquis de la dignité; mais elle étoit pâle & ternie. Il n'osa parler le premier; ce fut ma sœur qui le prévint.

Monsieur, lui dit-elle, je suis ravie de vous revoir, car vous avez à vous plaindre de moi; & quoique l'estime publique vous ait bien pleinement vengé de mes préventions, il me manque à moi-même de soulager mon cœur des reproches que je me fais & que vous avez droit de me faire. A vous, Madame, reprit-il, des reproches! Je n'ai

que des graces à vous rendre ; car le malheur d'avoir pu vous déplaire a été pour moi la plus sensible ; mais la plus utile leçon. L'expression qu'il mit à ces mots, *la plus sensible*, me pénétra jusqu'au fond du cœur. Oui, Madame, poursuivit-il, si les illusions de la vanité, dont le monde m'environnoit, & qui sans vous peut-être m'auroient long-temps séduit, se sont tout à coup dissipées, c'est à votre sévérité que j'en suis redevable. A tous les frivoles suffrages que je briguois avec tant d'ardeur, j'ai opposé votre opinion ; & j'ai senti qu'un homme exclu de votre société pour les airs & les tons qu'il se donnoit si follement, ne pouvoit plus s'estimer lui-même. J'ai rougi à mes propres yeux ; & dès lors j'ai été changé. Vous l'êtes prodigieusement, reprit ma sœur, & il m'est doux d'entendre que j'ai contribué à produire ce changement que le temps auroit fait sans moi. Mais comme moi, M., n'avez-vous pas été trop rigoureux envers vous-même ? J'entends parler de la vie appliquée & laborieuse que vous menez ; & je crois voir que votre santé en a souffert. Oui, Madame, elle est altérée ; & je n'espère pas qu'elle se rétablisse ; mais l'excès du travail auquel on attribue cette altération, n'en est que la cause apparente. Je sais quel est mon mal, & je sais qu'il est sans remède. Sans remède ! à votre âge ! reprit ma sœur avec intérêt. Oui, Madame, à mon âge, il est des atteintes cruelles dont

on a long temps à souffrir & dont on ne guérit jamais. Ma sœur détourna l'entretien pour ne pas l'occuper de ses tristes idées; & lorsqu'il fut parti : Ce jeune homme a dit-elle; quelque passion dans l'ame. Je le crois comme vous, lui dis-je, & je soupçonne que c'est lui qu'aimoit cette jeune personne dont je vous ai peint le malheur. Lui! s'écria ma sœur avec émotion; & quelle est cette infortunée? — C'est ma nièce, c'est votre fille. — O ciel! que dites-vous! Ma fille! ils s'aimoient donc à mon insçu! Et à l'insçu l'un de l'autre, ajoutai-je : chacun des deux se flatte de mourir avec son secret, & je n'en fais moi-même que ce que j'en ai pénétré. Il faut tout éclaircir, me dit ma sœur; voyez ma fille, tâchez de lire dans son cœur; & prévenez l'Abbesse que tout est suspendu. De mon côté j'ai fait inviter Villarcé à souper demain avec moi : je ne tarderai pas à savoir de lui-même ce qui se passe dans son ame.

Villarcé, qui, de son côté, désiroit de la trouver seule, arriva de bonne heure, & l'entretien s'engagea sans détour. Monsieur, lui dit ma sœur, vous m'avez parlé de vos peines; & l'estime la plus sincère, l'intérêt le plus sérieux me presse de savoir quelle en est la nature, pour vous offrir sinon des conseils salutaires, au moins les consolations de l'amitié; car je vous le répète, c'est par ce sentiment que je veux réparer mes torts. Madame, répondit le jeune homme,

homme, vos bontés semblent pressentir ce que j'ai à vous révéler, tant c'est à propos qu'elles daignent m'en inspirer la confiance. Lisez donc au fond de mon cœur.

Tandis que je me ruinois dans votre estime par des travers & des ridicules dont je m'étois fait un système, je m'enivrois auprès de vous des illusions les plus flatteuses de l'espérance & de l'amour, & je m'applaudissois d'une passion naissante qui devoit faire mon supplice. Bientôt le charme a été rompu; & c'est alors que j'ai senti au fond de mon ame se fixer & s'approfondir l'impression fatale d'un objet qui m'étoit ravi, qui l'étoit pour jamais. J'ai su de mon ami que, volontairement & par inclination, sa sœur, au grand regret de sa mère & de sa famille, s'étant retirée au Couvent, demandoit à prendre le voile. J'ai su que deux années d'épreuve n'ont fait que l'affermir dans sa résolution. Enfin je sais que dans peu de jours se consume son sacrifice: je n'ai pas la pensée de l'en dissuader, ni d'obtenir de vous, Madame, une tentative inutile. Je ne veux pas non plus jouer dans le monde des scènes de Romans, ni me faire citer au nombre des Amans malheureux & désespérés: on n'a que trop parlé de moi: je n'ai plus qu'à mourir tranquille; & mon ami lui-même qui me voit dépérir, ne connoît point mon mal. Mais vous, Madame, dont le cœur est un sanctuaire

pour moi, vous tenez de si près à l'objet de mes peines, que dès que vous avez daigné vouloir en être instruite, vous avez dû l'être. Ce sera d'ailleurs, je l'avoue, un soulagement pour celui qui adore Mademoiselle de Clarville, qui ne la verra plus, qui l'aimera toujours, de pouvoir parler avec vous d'un objet qui nous est si cher.

Quand même la cause de votre malheur me seroit étrangère, lui dit ma sœur, je m'y intéresserois par tous les sentimens qu'un vertueux amour inspire; & après en avoir sollicité la confiance, je me ferois un devoir d'en adoucir les peines, si je ne pouvois rien de plus. Combien n'y suis-je pas plus obligée encore, lorsque cette cause innocente du mal qui vous détruit est un autre moi-même? Ce que je n'ai pas fait pour moi, quoique ma fille, que je perdois, me fût bien chère, je le ferai pour vous, Monsieur, n'en doutez pas; & hormis d'abuser du pouvoir maternel, tout ce qui n'est qu'invitation & que persuasion, sera mis en usage pour ramener ma fille auprès de moi. Alors si elle sent comme moi le prix d'un cœur tel que le vôtre, elle est à vous; & je ferai mon bonheur d'assurer le sien. Elle achevoit à peine; le bon jeune homme étoit à ses genoux.

Je ne fais pas décrire des scènes pathétiques, reprit Madame de Solange; & d'ailleurs chacun sent ce que peut dire un mourant qu'on ranime par un breuvage

salutaire, ou un naufragé qui périt, & auquel du haut d'un écueil on jette un cable secourable. Je vous laisse donc imaginer ces transports de reconnoissance ; & je vais moi-même trouver Caliste, que je revis le lendemain.

Il ne me fut pas difficile, en lui parlant de sa mère, d'amener le récit de sa réconciliation avec M. de Villarcé, & de leur premier entretien. Caliste en m'écoutant rougit, mais sans marquer encore aucune émotion. Ce ne fut qu'à ces mots, *il est des atteintes cruelles dont on a long-temps à souffrir & dont on ne guérit jamais*, qu'elle ajouta : Oh non, jamais, jamais on n'en guérit.

Ne penses-tu pas comme nous, lui demandai-je, que ce jeune homme a quelque passion dans l'ame ? Hélas ! peut-être bien dit-elle, & si cela est, je le plains ; car il n'a pas les mêmes consolations que moi. — Et si celle qu'il aime, l'aimoit aussi à son insçu ? Et s'ils n'étoient malheureux l'un & l'autre que pour ne pas savoir qu'il leur est permis d'être heureux ? — Hélas ! me dit-elle, ma tante, pourquoi venez-vous me troubler de ces dangereuses pensées ? Je vois trop bien que vous croyez avoir pénétré mon secret ; mais croyez-vous de même avoir surpris le sien ? Et quand ce seroit lui, qui vous assure que ce soit moi ? Et si ce n'est pas moi, voyez le mal que vous me faites ! Et si c'est toi, lui dis-je en fixant mes yeux sur les siens ? Elle

B a

se jeta dans mes bras ; & je sentis mon sein baigné de larmes. Eh bien c'est toi, il l'a dit à ma sœur, & nous n'en pouvons plus douter. — Et que lui a répondu ma mère, demanda-t-elle d'une voix tremblante? — Que tu es à lui, si tu le veux. — Quoi, ma tante, il faut donc que ma conduite se démente, & que pour un époux dont on m'aura parlé, je change de résolution? — Que dira-t-on de moi? Que tu obéis à ta mère. N'as-tu pas annoncé que tu lui étois soumise, & que ta résolution même dépendoit de sa volonté? — Oui, je l'ai dit. — Eh bien ta mère commandera & tu ne feras qu'obéir. Elle m'embrassa de nouveau, & au battement de son cœur, au mouvement pressé de son haleine, je crus sentir s'exhaler de son sein tous les soupirs qu'elle étouffoit depuis deux ans. Je la quittai bien vite, pour aller retrouver ma sœur.

Je ne me trompois pas; j'ai son aveu, lui dis-je, & c'est bien Villarcé qu'elle aime. Mais elle ne veut changer de résolution que pour vous obéir; & il faut que vous commandiez. Je commande, me dit ma sœur; qu'elle se rende auprès de moi dès ce soir même. Allez & ramenez-la moi. Les heures de douleur sont longues, & je veux épargner à cet intéressant jeune homme au moins cette nuit de tourment.

Elle le fit venir; & par degré le rassurant & lui insinuant l'espérance, elle affoiblit tant qu'il lui fut possible la commo-

nion que lui auroit causée une subite joie ; elle fit prudemment , car il y auroit succombé.

Nous ne tardâmes point à arriver , sa fille & moi. La voilà , lui dit-elle en nous voyant paroître : elle est soumise à ma volonté ; elle y cède sans répugnance ; peut-être un jour vous en dira t-elle davantage. Sa mère ne veut pas lui en dérober le plaisir.

Ce fut alors que nous conçûmes combien nécessaire avoit été la précaution que ma sœur avoit prise ; car tout préparé qu'il étoit à soutenir l'excès de son bonheur , Villarcé n'en eut pas la force ; ses genoux fléchirent sous lui ; il se laissoit tomber , & ce fut moi qui le soutins. Caliste dans les bras de sa mère ne voyoit qu'elle , & pleuroit de joie & d'amour. Enfin tout fut calmé ; & lorsque je les vis à table , elle auprès de sa mère , & lui auprès de moi , vis-à-vis l'un de l'autre , n'osant se regarder & ne pouvant parler tant ils étoient saisis , confus , surpris de se trouver amans , sans s'en être jamais douté..... Je vais vous dire une chose étrange ; mais n'en déplaise à l'amour maternel , & n'en déplaise à l'amour même , je crois que de nous quatre je fus dans ce moment la plus heureuse , par la seule pensée que leur bonheur venoit de moi.

(Par M. Marmontel.)

Explication de la Charade , de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Aube épine* ; celui de l'Enigme est *Plume* ; celui du Logogriphe est *Orgueil*, où l'on trouve *Or, Orgue, Gloire, Lire, Œil, la Loire, le Loir, Rue, Il, Le, Lui, Leur, Orge, Oui, Oie, Roi, Rouge, Loi, Ligue, Rôle.*

C H A R A D E.

A cinq heures du soir , après un bon repas ,
 Devant mon tout je viens prendre séance ;
 Puis revenant en diligence,
 A cause du grand froid qui presse un peu mes pas ,
 Devant mon dernier je me place ;
 Mon dîner , par ce froid de glace ,
 Passe-t-il mal ? auprès de mon dernier
 Je fais alors bien vite mon premier.

(Par Mr. D. M. V.)

É N I G M E.

Aux hommes en tous lieux je suis bien nécessaires
 Ici , doux signal des plaisirs

D'un Amant sûr de plaire ,
 J'exprime les brûlans désirs ;
 Objet des vœux d'une Maîtresse
 Qui m'attend chaque jour ,
 Pour servir la tendresse ,
 Je fus inventé par l'Amour.

Fidèle aux loix que cet enfant m'impose ,
 Là , d'un Amant audacieux
 J'arrête l'espoir curieux ;
 Il voudroit me franchir , il n'ose...
 Et du désir j'accrois l'ardeur
 En paroissant défendre la pudeur.

Entre nos deux Amans s'il naît quelques alarmes ,
 Je deviens plus intéressant ;
 La Beauté dans mon sein vient répandre des larmes ,
 Et de ses maux je suis le confident.

Voyez combien je fais utile ;
 Eh bien ! ce n'est pas tout , il me sera facile
 De vous prouver jusqu'ouï va ma bonté.
 L'homme a , vous le savez , plus d'une infirmité ;
 C'est encor dans mon sein que la foiblesse humaine
 Cache avec soin un dépôt qui la gêne ,
 Et dont j'ose la soulager.

Quelle est après ma récompense ?
 Ingrats ! vous me noyez ; hélas ! de quelle offense ,
 En me traitant ainsi , voulez-vous vous venger ?

(Par le même.)

L O G O G R I P H E.

Des cuisines des champs je suis un ustensile,
 Utile d'autant plus que je suis peu fragile.
 Lorsqu'avec mon pareil on me voit suspendu,
 Liés ensemble, alors nous changeons de vertu ;
 Nous rendons au Public justice sans parole ;
 Nous nous contredisons pourtant pour une otolo.
 On trouve en mes sept pieds ce que n'ose risquer
 Le fainéant poltron qui craint, fuit le danger ;
 Une ville où naquit un grand & bon Monarque ;
 L'élément sur lequel nous voyageons en barques ;
 Un petit animal qui, croit-on, ne voit pas sa
 Et qui sous terre vit, comme des champs les rats ;
 La plus grande ville en Syrie ;
 Une autre aux confins d'Italie,
 Qui des Minimes vit naître le Fondateur ;
 Au Pérou la rivière extrême en sa largeur ;
 Un supplice des Turcs ; deux notes de musique ;
 Enfin un jeu d'adresse, où Zéphire, par pique,
 Fut cause que le coup qu'y jouoit Apollon,
 Alla donner la mort à son très-cher Mignon.
 D'autres combinaisons, Lecteur, je te fais grace ;
 Je suis le vrai pendant de Nicolas Tuyau ;
 J'ai de même un surnom, le mien est Boniface ;
 Tu verras mon nom propre au Mercure-nouveau.

(Par Mr. B. de Saint-Quentin.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LE Despotisme dévoilé , ou Mémoires DE HENRI MASERS DE LA TUDE , détenu pendant trente-cinq ans dans diverses prisons d'Etat ; rédigés sur les pièces originales , par M. THIÉRY , Avocat , Membre de plusieurs Académies ; dédiés à M. DE LA FAYETTE. A Paris ; se vend chez M. de la Tude , rue Bétizy , N^o. 1. , au coin de celle de la Monnoie ; & chez Lejay fils , Libraire , rue de l'Echeüe.

SECOND EXTRAIT.

LE hasard fait qu'en causant avec une Sentinelle qui ne le connoissoit pas , M. de la Tude apprend la mort de son père. Il tombe sans connoissance ; mais il lui restoit une mère , & quelle mère ! on en peut juger par la Lettre ci-jointe , écrite à Madame de Pompadour , & qu'il a choisie parmi une foule d'autres dont elle fatiguit inutilement tous les Ministres : « Ma e , mon fils gémit dans la Bastille de long-temps , pour avoir eu le malheur ous offenser , & je gémis plus que lui ;

B 5

son triste sort me tourmente nuit & jour. Je ressens toute l'amertume de ses peines, sans avoir partagé sa faute; que dis-je ? hélas ! j'ignore en quoi il vous a déplu. Il étoit jeune pour lors, & sûrement il fut entraîné par d'autres. Ah ! qu'il doit penser différemment aujourd'hui ! les réflexions d'un captif ne ressemblent point aux vaines pensées d'un jeune homme libre. S'il ne mérite pas votre pardon, Madame, ne pourrai je pas le mériter moi-même pour lui ? Soyez touchée de mon sort, ayez compassion d'une mère affligée; laissez-vous fléchir par mes larmes. La mort me fermera bientôt les yeux, n'attendez pas que je sois au tombeau pour faire grâce à mon fils. Je n'ai que cet enfant, l'unique rejeton de la tige, l'unique de la maison, l'unique espérance de ma vieillesse. Rendez-le moi, Madame, vous êtes si bonne !... (O ! ma mère, vous lui parlez de sa bonté, vous vous abaissez jusqu'à cet effort ! Grand Dieu ! la tendresse d'une mère peut donc se porter à un tel excès de courage ?) » Ne me refusez pas mon fils, Madame, la seule consolation de ma vieillesse : rendez-le, de grâce, à mon affliction, rendez-le à mes soupirs, rendez-le à mes pleurs, rendez-le à mes sanglots «.

La réflexion de M. de la Tude est bien juste. Il est sûr que ces mots, *vous êtes si bonne*, adressés à celle qui le retenoit depuis tant d'années dans les ténèbres des

eachots , ne pouvoient sortir d'un cœur maternel qu'en le déchirant.

Un désir de vengeance (il seroit difficile de le condamner dans une pareille situation) réveille un instant l'ame du prisonnier ; long temps abîmée dans la douleur. Il se propose d'écrire un Mémoire contre son inflexible ennemie , & de le faire parvenir , s'il est possible , au Roi lui-même. Il ne désespère pas d'en trouver les moyens. En se promenant sur la plate - forme de la Bastille , il s'étoit fait entendre par des signaux de deux jeunes Ouvrières qu'il avoit apperçues à une fenêtre de la rue Saint-Antoine. Elles lui avoient répondu par des signes d'intelligence , & en jetant le paquet du haut de la plate - forme dans la rue , il étoit sûr qu'elles le ramasseroient. Mais il falloit écrire ; il ne pouvoit plus se servir de son sang , parce qu'à force d'en tirer de son doigt , il étoit dans le cas d'y craindre la gangrène. Il faut voir par combien de combinaisons réunies il vient à bout de faire de l'encre , étant dénué de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire. Rien n'est plus intéressant que ces miracles de la première de toutes les puissances inventives , la nécessité. » Je pouvois faire de l'encre avec du noir de fumée ; mais comment m'en procurer ? Depuis huit ans je n'avois ni feu ni lumière. Mes ennemis , dont l'idée la plus ordinaire étoit que je trouverois les moyens de sortir

de l'Enfer ; avoient défendu sous les peines les plus fortes, qu'on ne laifât entre les mains une tête d'épingle, & j'en fus réduit à créer pour justifier leur prévoyance.

» Je cherchai d'abord à me procurer de l'amadou : pour cela , je prétextai une violente douleur de dents , & je priai le Sergent qui fumoit, en m'accompagnant sur la tour , de me prêter sa pipe pour me soulager ; je lui demandai ce qui m'étoit nécessaire pour la charger & l'allumer : il y consentit. Je ne pus lui prendre son briquet ni sa pierre , mais j'escamotai un morceau de l'amadou. Possesseur de ce petit trésor , je ne fus plus occupé qu'à me procurer du feu. De retour dans ma chambre , j'affectai une colique affreuse ; je fis venir le Chirurgien , il me donna de l'huile , c'est ce que je cherchois : j'avois plusieurs pots de faïence dans lesquels il y avoit eu de la pommade ; j'y mis une mèche. J'y fis de la ficelle avec des fils que je tirai de mes draps ; je pris un bâton de ma chaise , & je me procurai une espèce d'archet ; j'y attachai ma ficelle , que je laissai assez lâche pour pouvoir serrer une cheville que j'avois faite pointue d'un bout , & arrondie à l'autre. Je m'étois muni dans une promenade de deux morceaux de bois très-secs , que j'avois pris après l'affût d'un canon. Je les avois arrangés de façon que la pointe de la cheville pût y entrer. Le tout ainsi préparé , je mis mes deux morceaux de bois entre

mes genoux , je plaçai à l'extrémité arrondie de la cheville un gobelet que je serrois avec ma main gauche : ensuite je tirai , je poussai mon archet , qui , de cette manière , faisoit tourner la cheville ; je l'agitai avec tant de vitesse , qu'en peu de temps elle échauffa & embrasa les deux morceaux de bois ; j'allumai mon amadou au moyen d'une bonne provision de charpie que j'avois préparée ; je soufflai fort , & je parvins à me procurer du feu & à allumer mon lampion.

» A la vue de cette lumière , je ne fus pas maître de mon premier mouvement ; je sautai , je dansai autour , & il me fallut quelques instans pour calmer mes sens & dissiper l'heureux délire qui m'agitoit.

» Je mis ensuite au dessus du lampion une assiette de terre vernissée , que j'avois eu soin de conserver à mon dernier repas. Je m'en servis comme d'un chapiteau pour recevoir la fumée , que ma lampe donnoit ; je ramassai la suie ou le noir dans un morceau de papier , à mesure qu'il s'en formoit une certaine quantité : dans l'espace de six heures , j'en eus un volume assez considérable ; je voulus broyer ce noir dans de l'eau , mais cela me fut impossible , il surnageoit toujours , & je ne pouvois le diffoudre : je n'y parvins qu'au moyen d'un peu de sirop que je me fis donner le lendemain , sous le prétexte d'un rhume violent : avec ces secours , je me procurai une

encre excellente en délayant mon noir de fumée dans un peu de sirop & d'eau.

Des feuillettes blancs tirés de quelques livres qu'on lui prêtoit lui fournirent du papier, & avec une pièce de deux liards, aplatie, arrondie, & aiguisée, il fit une plume. Le Mémoire fut rédigé, jeté & ramassé; mais il n'eut aucune suite. Il étoit adressé à trois personnes connues, MM. de la Beaumelle, la Condamine & de Mchegan. Les deux premiers n'étoient pas à Paris, le troisième ne voulut pas recevoir un paquet venant d'un prisonnier de la Bastille; & sur ces entrefaites la Marquise mourut. Les deux obligeantes Ouvrières trouvèrent le moyen de le faire savoir à M. de la Tude, qui en se promenant sur les tours de la Bastille, vit à leur fenêtre un écriteau, en très-grosses lettres, portant ces mots: " la Marquise de Pempadour est morte hier 17 Avril 1764 ".

On peut juger de la joie d'un homme qui naturellement devoit croire que tous ses malheurs devoient finir avec celle qui en étoit l'unique auteur. Il ne douta plus de sa prochaine délivrance, & dans cette persuasion il écrivit au Lieutenant de Police, M. de Sartine, pour réclamer une liberté qui depuis si long temps auroit dû lui être rendue. Mais ici commence un nouvel ordre de chose, & il s'ouvre une nouvelle scène d'infortune & d'horreur,

plus effrayante encore que tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

A partir de cette époque, M. de Sartine & son successeur M. le Noir, sont gravement inculpés dans ces Mémoires, sur-tout le premier. Tous deux sont vivans : l'accusation est publique & signée; leur adversaire annonce qu'il la poursuivra dans les Tribunaux; il produit ses moyens & ses preuves. Les charges sont terribles; mais dans tout état de cause il faut entendre les deux parties. Sans doute les accusés proposeront leurs moyens de défense. Jusque-là je ne fais que suivre le récit de M. de la Tude : c'est à lui seul à s'en rendre le garant : les Juges & le Public prononceront.

Il avoit eu, peu de temps auparavant, une correspondance avec M. de Sartine, & lui avoit fait remettre un projet pour établir dans le royaume des magasins d'abondance. Il prétend que le Magistrat désirant de s'en approprier l'honneur, lui fit offrir 1500 liv. de pension, s'il vouloit le lui abandonner; que ce fut un nommé Falconet, Major de la Bastille, qui lui fit cette proposition, en ajoutant qu'à sa place il n'hésiteroit pas à l'accepter, s'il étoit dans la position de M. de la Tude, & qu'il répondit au Major, comme Alexandre à Ephestion, & moi aussi si j'étois Falconet; & que M. de Sartine, piqué de ce refus, cessa de répondre à ses Lettres. Tous

ces faits sont susceptibles d'examen & de discussion; mais ils ne sont pas d'une grande importance.

Ce qui en a d'avantage, & qui ne paroît pas douteux, parce qu'on y retrouve le système connu & constamment suivi par rapport au régime de la Bastille, c'est que la première chose que fit le Magistrat (1), ce fut de vouloir être instruit de la manière dont un prisonnier avoit pu apprendre un événement que tous les autres ignoroient. On conçoit aisément de quelle conséquence il étoit aux yeux d'un Lieutenant de Police de savoir qui avoit osé violer la loi de l'éternel silence qui devoit régner à la Bastille, & quel pouvoir avoit fait ouvrir une de ces bouches condamnées à être à jamais muettes devant les prisonniers. C'étoit une affaire d'Etat, une affaire majeure. On exigea de M. de la Tude qu'il révélât ce secret, & sa liberté fut mise à ce prix. Il ne lui eût pas été difficile, sans compromettre ni exposer personne, d'imaginer une réponse satisfaisante. Mais sa vivacité l'emporta, & il répondit qu'il croyoit voir *Mahomet second faire éventrer douze Pages pour savoir lequel avoit mangé*

(1) Par une inconséquence très-commune parmi nous & digne de tout le reste, on appeloit *Magistrat* l'être amphibie qui, sous le titre de Lieutenant de Police, étoit à la fois un Officier d'un Tribunal de Justice, & un Agent du despotisme.

des figues. Depuis ce temps il n'entendit plus parler de M. de Sarrine.

Son desespoir devint d'autant plus violent qu'il s'étoit cru plus près du terme de tous ses maux. Il faut l'entendre lui-même. « Les Officiers de la Bastille parurent indignés, & pour la première fois peut-être, éprouvèrent quelque pitié. Un d'eux me laissa soupçonner que les héritiers de la Marquise, craignant les trop justes réclamations des nombreuses victimes de la haine de celle-ci, avoient acheté sans doute le silence des Ministres, desquels il pouvoit dépendre encore d'étouffer leurs derniers soupirs. Cette réflexion me rappela les défenses expresses faites à tous ceux qui pouvoient approcher des prisonniers de la Bastille, de leur apprendre la mort de cette femme; elle me rappela la fureur de M. de Sarrine, en apprenant que j'en étois instruit, ses menaces pour m'arracher mon secret, & toute la conduite au moins singulière qu'il avoit tenue à cet égard. Ces observations, ces calculs achevèrent de m'égarer. Je me crus perdu sans ressource, je crus voir une nouvelle conspiration plus terrible que la première: j'avois été victime de la tyrannie d'une femme irritée; j'allois le devenir de la bassesse d'un Ministre, bien plus cruelle parce qu'elle est plus vile: la première pouvoit s'éteindre ou s'éteindre; la seconde, plus réfléchie, devoit être éternelle ».